Papyrologie grecque

**Papyrologie et poésie grecque dans l'Antiquité
tardive (III^e-VI^e siècles après J.-C.)**

Gianfranco Agosti

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/ashp/682>

DOI : 10.4000/ashp.682

ISSN : 1969-6310

Éditeur

Publications de l'École Pratique des Hautes Études

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2009

Pagination : 121-126

ISSN : 0766-0677

Référence électronique

Gianfranco Agosti, « Papyrologie et poésie grecque dans l'Antiquité tardive (III^e-VI^e siècles après J.-C.) », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 140 | 2009, mis en ligne le 14 octobre 2009, consulté le 21 septembre 2021. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/682> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ashp.682>

PAPYROLOGIE ET POÉSIE GRECQUE DANS L'ANTIQUITÉ TARDIVE (III^e-VI^e SIÈCLES APRÈS J.-C.)

Conférences de M. Gianfranco AGOSTI,
université de Udine (Italie),
directeur d'études invité

I. Le renouvellement de la tradition : les papyrus et la formation du nouveau style de la poésie tardive

Durant les dernières décennies, on a constaté un intérêt de plus en plus vif pour la recherche philologique et historique sur la poésie grecque de l'Antiquité tardive, qui est aujourd'hui de plus en plus considérée comme fondamentale pour qu'on puisse comprendre la société et la mentalité des III^e-VI^e siècles après J.-C. ainsi que les relations entre païens et chrétiens dans la période de transformation du monde antique, jusqu'au début de l'époque byzantine proprement dite. En plus des poèmes conservés dans les manuscrits du Moyen Âge, nous avons un grand nombre de fragments poétiques transmis sur papyrus. Ces fragments, qui révèlent parfois des poètes de talent, parfois de modestes écrivains, sont très remarquables pour ce qu'ils nous apprennent sur l'histoire (parmi eux il y a de nombreux poèmes historiques), sur la religion, sur la culture et sur la société de l'Antiquité tardive. Les nombreuses découvertes papyrologiques qui se sont succédé ces dernières décennies rendent indispensable un nouvel examen d'ensemble de la production poétique tardive, qui tienne compte à la fois de la littérature de « haut niveau » et de la *Gebrauchsliteratur* représentée par les papyrus et les poèmes épigraphiques.

Dans la première conférence, après une introduction historiographique sur la littérature tardive en vers et sur la diffusion de la poésie en Égypte, et après avoir brièvement examiné les éditions des fragments sur papyrus, on a analysé en détail le seul recueil d'ensemble aujourd'hui disponible, celui d'Ernst Heitsch intitulé *Die griechischen Dichterfragmente der römischen Kaiserzeit*, Göttingen, I, 1963² (1961); II, 1964. S'il a eu le mérite d'avoir redonné un élan à la recherche, ce recueil, du fait de ses nombreuses imperfections et de ses lacunes, doit être remplacé. Une nouvelle édition d'ensemble des fragments transmis par les papyrus (projet auquel nous travaillons depuis quelques années), qui tiendra compte des nouvelles découvertes, sera susceptible de favoriser une nouvelle interprétation d'ensemble de la poésie de la fin de l'Antiquité.

En premier lieu, l'étude de la riche production littéraire des III^e-V^e siècles après J.-C. conservée sur papyrus montre que la « réforme » de l'hexamètre parachevée par le poète Nonnos de Panopolis (milieu du V^e siècle apr. J.-C.) était le résultat d'un processus de changement progressif, qui a eu lieu surtout en Égypte. On a essayé de définir avec plus

de certitude la physionomie et le caractère de ce style égyptien – que les papyrus nous permettent d’observer –, par rapport à la production poétique (notamment épigraphique) de l’Orient romain tardif. Au plan du style et du lexique, les « consonances » ou les « anticipations » du langage nonnien sont très fréquentes dans les papyrus. Comme exemples ont été étudiés les cas de trois fragments provenant d’un site archéologique homogène (Antinoopolis) et remontant respectivement aux IV^e, V^e et VI^e siècles, qui permettent de vérifier la différence entre anticipation et tendance moderne : il s’agit des *P.Ant.* II 57, 58 et 59 (MP³ 1949.3-5). Le premier, fragment d’un codex de papyrus, présente une narration en style homérique, mais avec un adjectif qui ne sera ensuite utilisé que par Nonnos (ἐγέρσιμος) ; le *P.Ant.* II 58, fragment d’un codex en parchemin en majuscule biblique, est de toute évidence l’œuvre d’un « pré-nonnien » : le poète utilise des mots qui sont parmi les favoris de Nonnos (ἀκόμιστος ; l’adverbe en -ηδόν) et des syntagmes typiques (ὀφθαλμῶν ἀμά[ρ]η[γμα]), et même l’épanalepse, qui est une des particularités les plus marquées de Nonnos (29-30 v°) ; mais le recto a deux vers qui se terminent par un mot *proparoxyton*, ce qui exclut qu’on ait affaire à un poète « nonnien » *stricto sensu*. Enfin, le *P.Ant.* II 59 est l’œuvre d’un poète qui a déjà assimilé le style moderne en tant que manière (c’est surtout évident dans sa façon d’utiliser les clausules). On a ensuite examiné les « anticipations » du style nonnien dans le *P.Oxy.* 1796 = 60 Heitsch (première moitié du II^e siècle apr. J.-C.), qui contient des fragments d’un petit poème didactique sur les plantes égyptiennes ; et dans *P.Ross. Georg.* I 11 = 56 Heitsch (III^e s. apr. J.-C.), un petit poème relativement long, dont on conserve 61 hexamètres, probablement autographe, qui traite de la punition infligée par Dionysos à Lycurgue (en Mysie). Ce poème est intéressant, car, à côté de ses coïncidences avec Nonnos (comme par exemple au v. 37 κείμενο[v] ἐν κόνῃ [*sed in mg.* δαπεδῶ] ~ Nonn. *D.* 11.366 ἐν δαπέδῳ κείμενον [qui, d’ailleurs, favorise la variante]) il montre une dichotomie entre les analogies verbales avec Nonnos et la pratique métrique « traditionnelle » : il s’agit là d’un phénomène qui revient à plusieurs reprises. Ainsi, dans le *P.Oxy.* 3002 – une éthopée qui est, en substance, une expansion paraphrastique de l’*Il.* 1.207-214 –, le vocabulaire s’enrichit d’éléments issus de l’épopée postérieure, mais la métrique ne présente pas les restrictions typiques de l’hexamètre tardif ni aucune tendance à positionner les accents. Des cas semblables se rencontrent dans *P.Oxy.* 4352 qui contient un petit poème avec des scènes d’une chasse d’Hadrien en compagnie d’Antinoüs, suivi d’un éloge (cf. 5.II.18-39) dédié à l’empereur Dioclétien ; ou dans l’*Hymne au Nil* du *Pap.Flor.* XVIII 23-32 (= Louvre, inv. MNE 911), un petit hymne en hexamètres transcrit par un étudiant sur une tablette en bois (fin du III^e-début du IV^e siècle). Le code épique, à savoir ce substrat de *langue* qui constitue le tissu connectif de la poésie épique, s’était transformé au cours de l’époque tardive ; et donc le « développement du style moderne » fut surtout une modification et une *mise à jour* progressive du code épique qui englobait des éléments différents des aspects homérico-hellénistiques traditionnels. Du reste, c’est aussi la raison de la diffusion, entre les V^e et VI^e siècles, de la catégorie du *presque nonnien* : de syntagmes qui ont indubitablement une saveur nonnienne mais ne sont pas présents dans ses œuvres – une catégorie qui est bien représentée par les poèmes épigraphiques (dont on a vu quelques exemples, provenant d’Aphrodisias et de la Syrie). Désormais, le nouveau

style était à son tour devenu un code épique, comme le montrent les poèmes de son imitateur, le poète Dioscore d'Aphrodité.

II. La dimension socioculturelle : écriture, oralité, rhétorique

La poésie de l'Antiquité tardive est étroitement liée à la dimension sociale et politique, en tant que moyen de propagande et d'idéologie, facteur de promotion sociale et langage cultivé commun aux classes dirigeantes de l'Empire. Cet aspect pragmatique était possible grâce à la rhétorique, qui constitue la véritable grammaire du langage littéraire tardif, et grâce à la dimension orale de la *performance*. Comme l'éloquence profane et chrétienne conçue pour la récitation, la poésie elle aussi impliquait toujours un « récit » devant au public, à l'occasion des séances publiques ou des récitations privées.

Dans cette conférence nous avons d'abord analysé en détail la structure de l'hexamètre de Nonnos, pour montrer comment ce vers a surtout été conçu en fonction de la déclamation et de la réception orale. Né de la volonté d'un compromis entre la tradition et une nouvelle sensibilité linguistique, l'hexamètre tardif est un vers qui tend à l'isosyllabisme et, en vertu de l'attention accordée à l'accent d'intensité, il s'articule nettement au sein d'une structure à deux *cola*, qui tendent à présenter un nombre de syllabes si possible constant. Ce vers répondait bien au problème de la « reconnaissance » de la structure métrique, sérieusement remise en question par la perte de la sensibilité quantitative. Pour compenser cette perte, le public avait besoin de reconnaître la structure métrique à travers certaines caractéristiques rythmiques, répétées de manière aussi régulière que possible : une répétition qui était perçue comme harmonieuse. La poésie dans l'Antiquité tardive était avant tout pensée pour la *performance* orale, soit les récitations des *wandering poets*, soit les concours poétiques qui avaient lieu dans les *theatra* et les *auditoria*. Les papyrus représentent une source fort riche témoignant largement de la poésie « officielle » des panégyriques épiques et des *ekphraseis* ; mais ils ont restitué aussi des poèmes conçus pour des concours, comme le *P.Oxy.* VII 1015 = 16 Heitsch (*enkômion* d'un gymnasiarque), *BKT* V 1 p. 82-93 = 30-31 Heitsch (*épikédion* pour un professeur de l'école de Bérytos), le *P.Oxy.* LXIII 4352 (*enkômion* de Dioclétien). Ce dernier est intéressant, surtout parce que c'est un des premiers témoignages clairs de l'adoption des préceptes codifiés par Ménandre le Rhéteur pour les divers discours officiels (il suit clairement les règles du στεφανωτικὸς λόγος). En effet, l'exploitation orale de la poésie était favorisée par une forte homogénéité dans les structures narratives et stylistiques, homogénéité assurée par la rhétorique qui est le vrai langage commun des classes cultivées du monde antique tardif. À travers des exemples concrets, ceux de l'utilisation en Égypte du traité de Ménandre (*SB* XII 11084 et Dioscore, *Poème* 4 éd. Fournet) et celui de la tradition des *progymnasmata*, et en particulier de l'éthopée, on a vu comment les mêmes structures de base sont reconnaissables dans des textes de niveau très différent, comme par exemple des épigrammes qui viennent de cahiers d'écoliers, l'éthopée acrostiche sur l'initiation d'Hésiode du *P.Oxy.* L 3537, les *Dionysiaques* de Nonnos et les poèmes sur Caïn et Abel du Codex Bodmer (*P.Bodmer* 33 et 35).

III. La culture grecque dans l'Égypte chrétienne : bibliothèques, foi et culture littéraire d'après les poèmes du Codex Bodmer

La publication, en 1984 et 1999, d'un codex de papyrus du iv^e-v^e siècle après J.-C. (*P.Bodmer* 29-37), qui contient plusieurs nouveaux poèmes chrétiens en hexamètres et en distiques (environ 700 vers), est peut-être la nouveauté la plus importante des dernières décennies dans le domaine de la papyrologie tardive. Dans cette conférence, nous avons discuté l'hétérogénéité du contenu du codex (la *Vision de Dorotheos*, les poèmes paraphrastiques et théologiques) et les différentes hypothèses sur sa destination : exercices d'écriture, exercices scolaires de versification, recueil disparate ou ensemble des poèmes qui suivent un programme bien ordonné. Il n'y a rien de scolaire *stricto sensu* dans le codex et nous avons rejeté l'hypothèse selon laquelle ces poèmes seraient une sorte de réaction chrétienne à la loi de l'empereur Julien de 362, qui interdisait l'enseignement aux professeurs chrétiens. On a montré qu'il s'agit plutôt d'un recueil articulé, selon un programme centré sur la chute et la rédemption. Nous avons affaire à une histoire d'erreur, de châtement et de restauration (la *Vision*, *P.Bodmer* 29), suivie d'un commentaire théologique en vers (les autres poèmes, dont la pièce théologiquement la plus engagée est l'*Adresse aux Justes*, *P.Bodmer* 31). Bien que l'origine des papyrus Bodmer soit encore un mystère, il est probable que ces textes proviennent d'une bibliothèque d'une communauté installée non loin de Panopolis, région particulièrement favorable à la poésie dans l'Antiquité tardive (c'est la ville native de Triphiodore, de Nonnos, de Cyros, de Pamprépios, comme on l'a vu dans la première conférence). La probable origine panopolitaine est importante, parce qu'elle nous rappelle que les textes du codex sont avant tout (ou après tout) des pièces de poésie : comme telles, il faut les étudier aussi du point de vue littéraire et poser à leur sujet des questions d'histoire littéraire.

C'est justement sur ce point que nous avons insisté. Après avoir discuté du personnage de Dorotheos, protagoniste et auteur de la *Vision* et peut-être des deux poèmes suivants (*P.Bodmer* 30 et 31), et de la communauté de ses « disciples » (auteurs des autres poèmes et du recueil), et avoir analysé les passages des poèmes où l'on parle de l'inspiration poétique et du rôle du poète chrétien (*Vis.* 168-177 et 339-343 ; *Just.* 1-4, 154-164), on a essayé de éclairer leurs rapports avec les modèles classiques, Homère, Hésiode, Apollonios de Rhodes. Nous avons examiné en détail certains passages de la *Vision* et de l'*Adresse aux Justes*, où l'imitation littéraire est conduite selon les catégories de l'*Usurpation*, de la *Kontrastimitation* (étudiées dans la poésie chrétienne latine par K. Thraede et R. Herzog) ainsi que de la typologie et de l'allégorie, en les confrontant avec la poésie grecque chrétienne de Grégoire de Nazianze, d'Eudocie et de Nonnos. On a ensuite étudié la conscience des genres littéraires dont font preuve les auteurs des poèmes et le rôle de la rhétorique (particulièrement dans les éthopées de *P.Bodmer* 30 [*Adresse à Abraham*] et 33 [*Paroles de Caïn*]). D'ailleurs, il ne faut pas sous-évaluer une de caractéristiques les plus paradoxales des poèmes Bodmer, à savoir la coexistence, d'un côté, d'une bonne connaissance du style épique ou en tout cas d'une évidente volonté allusive (ce qui nous en dit beaucoup sur la culture des auteurs et sur celle du public auquel ces poèmes étaient destinés) et, de l'autre, d'une maladresse technique dans la construction du vers, surtout dans le traitement de la proso-

die, et d'un lexique rempli de mots techniques, de latinismes et de termes prosaïques, dans une proportion qui n'est pas égalée dans la poésie épique grecque.

Nous en avons conclu que les poèmes du Codex Bodmer donnent l'image d'une poésie en pleine expérimentation, qui ne s'interdit pas des thématiques et des solutions « innovantes », qui cependant sont restées pour certaines sans suite. Il s'agit de textes écrits avant tout pour une communauté, probablement au caractère « quasi-monastique », avec une forte propension à la παιδεία hellénique. Mais, au-delà des destinataires immédiats, il y a aussi l'aspect évangéliste : cette poésie s'adresse en fait aussi aux païens cultivés (plus ou moins l'horizon d'attente qui est défini à la fin de la *Vie de saint Antoine* d'Athanase ; mais aussi celui exprimé dans la *protheoria* de la *Paraphrase des Psaumes* du Pseudo-Apollinaire), et le cadre panopolitain est peut-être le meilleur scénario imaginable pour la production de textes de ce type. Les poèmes Bodmer témoignent d'une situation qui jusqu'ici nous échappait et ils permettent de donner un visage à la poésie grecque chrétienne du début du IV^e siècle. Et c'est justement leur caractère non exceptionnel (en plus d'autres indices comme, par exemple, un emploi évident de formules clétiques et d'épithètes déjà entrées dans la tradition) qui permet d'imaginer ce qui se faisait alors et qui est maintenant perdu. Ils contribuent donc à rendre moins flou le cadre littéraire du IV^e siècle. Dans notre conclusion, nous avons fait un parallèle avec Dioscore d'Aphrodité, qui, deux siècles plus tard, atteste la continuité du répertoire d'images fourni par les manuels ainsi que la fortune du modèle nonnien, quoiqu'à un niveau plus « relâché ». La présence de certains genres et mètres, comme l'absence de certains autres, permet de saisir ce que les goûts littéraires pouvaient produire à un « bas » niveau. C'est précisément la capacité limitée de Dioscore à filtrer la tradition littéraire qui se transforme en précieuse information historique ; et c'est le caractère pratique et immédiat de sa poésie qui fournit comme un instantané de la culture provinciale du VI^e siècle.

IV. Les problèmes d'édition des textes et l'apport des nouvelles découvertes papyrologiques

Un des *desiderata* de la recherche papyrologique actuelle est une édition d'ensemble des très nombreux fragments de poésie tardive qui sont apparus ces dernières années. Dans le cadre du projet qui se propose de remplacer le recueil élaboré par E. Heitsch, *Die griechische Dichterfragmente der römischen Kaiserzeit*, I-II, Göttingen, 1963²-1964 (dont on a parlé dans la première conférence), on a montré par certains exemples les résultats auxquels aboutissent de nouvelles collations des papyrus et la recherche linguistique, métrique et historique, ainsi que les problèmes de technique ecdotique que l'éditeur doit aborder.

Le premier texte que nous avons abordé a été l'*Adresse à Abraham* (P.Bodmer 30) : après avoir montré certaines caractéristiques du style, nous avons éclairé les rapports que ce texte entretient avec une homélie acrostiche liturgique sur le sacrifice d'Isaac, conservé dans un codex de la collection qui était jadis à Barcelone (et qui est aujourd'hui à Montserrat), P. Monts. Roca inv. n. 156-157 (*ed. pr.* R. Roca-Puig, *Anàfora de Barcelona i alters pregàries [Missa del segle IV]*, Barcelone 1994, p. 117-127 ; nouv. éd. par A. Yu. Vinogradov, « Three Baptismal Hymns with Alphabetic Acrostic »,

Journ. Anc. St. 3, 254 [2005], p. 97-114 [en russe]). Selon toute probabilité, les papyrus Bodmer et le codex de Barcelone appartenaient à la même bibliothèque. L'auteur de l'*Adresse à Abraham* a eu sous les yeux l'homélie sur Isaac, qu'il a paraphrasée dans certains passages. En passant, ce texte permet de proposer quelques restitutions plus vraisemblables dans le reste du *corpus* de Codex Bodmer : ainsi, dans le poème *À ceux qui souffrent* (*P.Bodmer* 34), 16, au lieu de ξηρ]ός δ' α[ὐθ'] ὅδε κόσμος, restitué par les éditeurs, je propose ξείν]ος δ' α[ὐθ'] ὅδε κόσμος, en m'appuyant justement sur le P. Monts. inv. n. 156-157 (ξένος οὗτος ὁ κόσμος).

Nous avons ensuite discuté les problèmes d'attribution suscités par le *P.Oxy.* 4352 (poème sur Antinoos et *enkômion* de Dioclétien) et par deux papyrus de Strasbourg, *P.Strasb.* inv. gr. 481, *πάτρια* de la ville d'Hermoupolis (à sujet cosmogonique), et *P.Strasb.* inv. gr. 480, poème épique sur les campagnes des Tétrarques, qu'E. Livrea a récemment proposé de considérer comme un poème unique (des *patria* de la ville d'Hermoupolis) à attribuer à Sotérichos l'Oasite. Mais des considérations codicologiques nous ont amenés à penser qu'on a affaire à trois poèmes différents, tous de haut niveau littéraire (surtout le *P.Strasb.* inv. gr. 481, dont nous avons examiné les rapports avec l'*Hermès* d'Ératosthène). L'identification de leur(s) auteur(s) reste encore un problème ouvert, même si l'idée de Sotérichos est séduisante.

Ensuite nous avons parlé du problème des variantes dans les papyrus tardifs : s'agit-il toujours des variantes dues à la transmission, ou peut-on parler dans certains cas de corrections faites dans des copies d'auteur ? Cette seconde hypothèse vaut pour les variantes en marge dans des autographes comme le *P. Ross. Georg.* I 11 (61 hexamètres sur la punition infligée par Dionysos à Lycurgue), dans *P.Wash. Univ.* II 70 (VI^e-VII^e s.), brouillon d'un poète, *PSI* I 17 (Hermoupolis, IV^e-V^e s.), brouillon avec des épigrammes funéraires ; de l'autre côté, le codex Bodmer nous a fourni quelques exemples intéressants du point de vue méthodologique. Les variantes de la *Vision* (*P.Bodmer* 29), copiée par la main C, ne semblent pas des interventions dans la composition d'une œuvre en chantier, quoique certaines d'entre elles puissent être des améliorations de la diction.

Par contre l'*Éloge du Seigneur Jésus* (*P.Bodmer* 32), copié par la main E, un texte qui donne l'impression d'une certaine lourdeur, se distingue par le nombre des corrections : il s'agit de véritables variantes, me semble-t-il. En plus, ces variantes ne concernent que la première partie du poème, jusqu'au vers 9. Et elles sont indubitablement des améliorations de sens et de diction. On peut se poser des questions sur la façon dont le poème a été rédigé : le scribe a-t-il d'abord copié (et corrigé) les premiers neuf vers et seulement après terminé le poème ? Il semble aussi probable que des correcteurs soient intervenus après la première rédaction du texte.